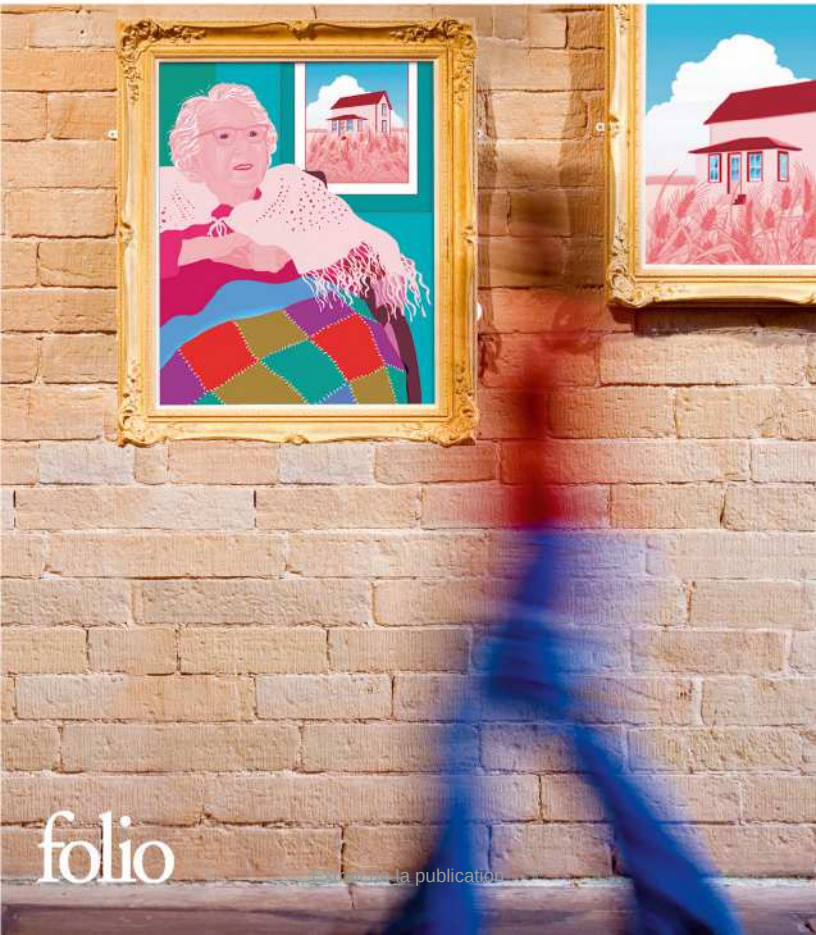
David Foenkinos

Les souvenirs



folio

Date de la publication

COLLECTION FOLIO

David Foenkinos

Les souvenirs

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

David Foenkinos est l'auteur de onze romans dont *Le potentiel érotique de ma femme*, *Nos séparations* et *Je vais mieux*. Ses romans sont traduits dans plus de trente langues. *La délicatesse*, paru en 2009, a obtenu dix prix littéraires. En 2011, avec son frère Stéphane, il en a réalisé une adaptation cinématographique avec Audrey Tautou et François Damiens.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Il pleuvait tellement le jour de la mort de mon grand-père que je ne voyais presque rien. Perdu dans la foule des parapluies, j'ai tenté de trouver un taxi. Je ne savais pas pourquoi je voulais à tout prix me dépêcher, c'était absurde, à quoi cela servait de courir, il était là, il était mort, il allait à coup sûr m'attendre sans bouger.

Deux jours auparavant, il était encore vivant. J'étais allé le voir à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, avec l'espoir gênant que ce serait la dernière fois. L'espoir que le long calvaire prendrait fin. Je l'ai aidé à boire avec une paille. La moitié de l'eau a coulé le long de son cou et mouillé davantage encore sa blouse, mais à ce moment-là il était bien au-delà de l'inconfort. Il m'a regardé d'un air désemparé, avec sa lucidité des jours valides. C'était sûrement ça le plus violent, de le sentir conscient de son état. Chaque souffle s'annonçait à lui comme une décision insoutenable. Je voulais lui dire que je

Extrait de la publication

l'aimais, mais je n'y suis pas parvenu. J'y pense encore à ces mots, et à la pudeur qui m'a retenu dans l'inachèvement sentimental. Une pudeur ridicule en de telles circonstances. Une pudeur impardonnable et irrémédiable. J'ai si souvent été en retard sur les mots que j'aurais voulu dire. Je ne pourrai jamais faire marche arrière vers cette tendresse. Sauf peut-être avec l'écrit, maintenant. Je peux lui dire, là.

Assis sur une chaise à côté de lui, j'avais l'impression que le temps ne passait pas. Les minutes prétentieuses se prenaient pour des heures. C'était lent à mourir. Mon téléphone a alors affiché un nouveau message. Je suis resté en suspens, plongé dans une fausse hésitation, car au fond de moi j'étais heureux de ce message, heureux d'être extirpé de la torpeur, ne serait-ce qu'une seconde, même pour la plus superficielle des raisons. Je ne sais plus vraiment quelle était la teneur du message, mais je me rappelle avoir répondu aussitôt. Ainsi, et pour toujours, ces quelques secondes insignifiantes parasitent la mémoire de cette scène si importante. Je m'en veux terriblement de ces dix mots envoyés à cette personne qui n'est rien pour moi. J'accompagnais mon grand-père vers la mort, et je cherchais partout des moyens de ne pas être là. Peu importe ce que je pourrai raconter de ma douleur, la vérité est la suivante : la routine m'avait asséché. Est-ce qu'on s'habitue aux souffrances ? Il y a de quoi souffrir réellement, et répondre à un message en même temps.

Extrait de la publication

Ces dernières années n'avaient été pour lui qu'une longue déchéance physique. Il avait voyagé d'hôpital en hôpital, de scanner en scanner, dans la valse lente et ridicule des tentatives de prolonger notre vie moderne. À quoi ont rimé tous ces derniers trajets en forme de sursis ? Il aimait être un homme ; il aimait la vie ; il ne voulait pas boire avec une paille. Et moi, j'aimais être son petit-fils. Mon enfance est une boîte pleine de nos souvenirs. Je pourrais en raconter tellement, mais ça n'est pas le sujet du livre. Disons que le livre peut commencer ainsi, en tout cas. Par une scène au jardin du Luxembourg où nous allions régulièrement voir Guignol. On prenait le bus, on traversait tout Paris, ou peut-être ne s'agissait-il que de quelques quartiers, mais ça me paraissait démesurément long. C'était une expédition, j'étais un aventurier. Comme tous les enfants, je demandais à chaque minute :

« On arrive bientôt ?

— Oh, que non ! Guignol est au bout de la ligne », répondait-il systématiquement.

Et pour moi, le bout de cette ligne avait le goût du bout du monde. Il regardait sa montre pendant le trajet, avec cette inquiétude calme des gens qui sont toujours en retard. On courait pour ne pas rater le début. Il était excité, tout autant que moi. Il aimait forcément la compagnie des mères de famille. Je devais dire que j'étais son fils, et non son petit-fils. Au-delà de la limite, le ticket pour Guignol était toujours valable.

Il venait me chercher à l'école, et ça me rendait heureux. Il était capable de m'emmener au café, et

Extrait de la publication

j'avais beau sentir la cigarette le soir, face à ma mère il niait l'évidence. Personne ne le croyait, et pourtant il avait ce charme énervant de ceux à qui l'on ne reproche jamais rien. Toute mon enfance, j'ai été émerveillé par ce personnage joyeux et facétieux. On ne savait pas très bien ce qu'il faisait, il changeait de métier tout le temps, et ressemblait plus à un acteur qu'à un homme ordinaire. Il avait été tour à tour boulanger, mécanicien, fleuriste, peut-être même psychothérapeute. Après l'enterrement, ceux de ses amis qui avaient fait le déplacement m'ont raconté de nombreuses anecdotes, et j'ai compris qu'on ne connaît jamais vraiment la vie d'un homme.

Mes grands-parents se sont rencontrés dans un bal[1]. À l'époque, c'était commun. Il y avait des carnets de bal, et celui de ma grand-mère était bien rempli. Mon grand-père l'avait repérée, ils avaient dansé, et tout le monde avait pu constater une harmonie entre leurs genoux. Ensemble, ils étaient comme une rhapsodie des rotules. Leur évidence se transforma en mariage. Dans mon imaginaire, c'est un mariage figé, car il n'existe de ce jour qu'une seule photo. Une image en forme de preuve et qui, avec le temps, fixe d'une manière hégémonique tous les souvenirs d'une époque. Il y eut quelques balades romantiques, un enfant, puis un deuxième,

1. J'apprendrai qu'il ne s'agit pas de la vérité. S'ils aimaient danser, leur rencontre avait eu lieu dans des circonstances bien plus dramatiques ; des circonstances que je raconterai plus tard. Chacun est libre de modifier ses souvenirs, surtout les rencontres amoureuses.

et un enfant mort-né. Comment imaginer la violence du passé, celle d'un temps où l'on perdait un enfant comme on rate une marche. On avait diagnostiqué la mort de l'enfant au sixième mois de grossesse. Ma grand-mère avait bien senti qu'il ne bougeait plus, mais elle n'avait rien dit, refusant de mettre des mots sur son angoisse, pour se persuader aussi que rien n'arrivait vraiment. Que les bébés avaient le droit de se reposer comme les adultes. Épuisés de tourner en rond dans l'utérus. Et puis, elle avait dû admettre l'atroce réalité : une absence s'était installée dans son ventre. Elle avait ainsi passé trois mois à attendre que la mort sorte d'elle. Le jour de l'accouchement, ce fut une procédure classique. L'enfant fut expulsé, en silence. Au lieu d'une couverture chaude, on le mit dans un linceul. L'enfant sans vie fut prénommé Michel. Ma grand-mère n'eut pas le temps de déprimer. Il fallait travailler, s'occuper des autres enfants, et puis elle tomba à nouveau enceinte ; j'ai toujours trouvé cela étrange, mais ils appelèrent ce petit garçon Michel. Mon père est ainsi le second Michel, et il s'est construit sur le fantôme de ce prédécesseur mort-né. Il n'était pas rare à l'époque que l'on donne ainsi le nom d'un mort à un enfant. J'ai souvent cherché à me rapprocher de mon père, avant d'abandonner toute tentative. J'ai mis sa fuite incessante sur le compte du fantôme avec qui il cohabitait. On cherche toujours des raisons à l'étroitesse affective de nos parents. On cherche toujours des raisons au manque d'amour qui nous ronge. Parfois, il n'y a simplement rien à dire.

Extrait de la publication

Les années passèrent, il y eut des guerres et des murs, et les deux premiers enfants quittèrent le foyer familial. Mon père resta seul entre ses parents, et cette période lui sembla pour le moins étrange. Subitement, il était fils unique. Toute l'attention se concentrait sur lui, l'étouffait. Alors, il partit à son tour, un peu prématurément, faire son service militaire. Lui qui était lâche et pacifiste. Ma grand-mère se souvenait du jour où son dernier fils avait quitté la maison. Mon grand-père, pour dédramatiser, avait soufflé : « enfin seuls ! », une tentative stérile de masquer l'effroi. Ils avaient allumé la télévision pendant le dîner, alors qu'ils l'avaient toujours interdit à l'époque des enfants. On remplaçait le récit d'une journée d'école par celui d'un conflit afghan. Ce souvenir-là hantait ma grand-mère, car elle y avait vu la ligne de départ de la solitude. Comme ses deux aînés, Michel passerait de temps à autre sans prévenir, pour laver du linge ou dîner. Et puis, progressivement, il appellerait pour annoncer sa venue. Avant de finir par écrire « dîner chez mes parents » sur son agenda, plusieurs jours à l'avance, quand il prévoirait d'aller les voir.

Mes grands-parents décidèrent alors d'emménager dans un appartement plus petit, car « gâcher des pièces vides, ça ne se fait pas ». Je crois surtout qu'ils ne voulaient plus de la vision quotidienne du passé, des chambres pleines de leur mémoire affective. Les lieux sont la mémoire, et bien plus : les lieux survivent à la mémoire. Heureux dans leur nouvel appartement, ils avaient presque l'air d'un jeune couple qui débute dans la vie. Mais non, ils débutaient dans

Extrait de la publication

la vieillesse. Ils amorçaient leur lutte contre le temps. Je me suis si souvent demandé comment ils passaient leurs journées. Ils ne travaillaient plus, les enfants venaient les voir moins souvent, leurs petits-enfants encore moins. Leur vie sociale aussi se rétrécissait, frôlant l'effacement certaines semaines, et le téléphone sonnait surtout pour des tentatives de démarchage. On pouvait être vieux, mais conserver un intérêt commercial. Je me demande finalement si ma grand-mère n'était pas heureuse de se faire harceler. Mon grand-père s'énervait : « Raccroche ! Oh ! Mais pourquoi tu lui racontes ta vie ? » Il lui tournait autour, tout rouge : « Elle m'énerve, elle m'énerve, je ne la supporte plus. » J'ai toujours été fasciné par cette routine de l'agacement entre eux, et j'ai mis du temps à y voir une sorte de jeu mélodramatique. Ils se disputaient, se regardaient méchamment, et pourtant jamais ils n'ont passé une journée l'un sans l'autre. Jamais ils n'ont connu le mode d'emploi de la vie autonome. Les disputes avaient le don de souligner le sentiment d'être vivant. On meurt sûrement plus vite dans l'harmonie conjugale.

Et puis, un détail changea tout. Ce détail, c'est une savonnette. Mon grand-père avait survécu à la guerre ; il avait été blessé dès les premiers jours de combat par un éclat d'obus. À quelques mètres de lui était mort son meilleur ami, écrabouillé. Le corps explosé de ce soldat avait d'ailleurs atténué pour lui l'impact de l'obus, le protégeant, le laissant abasourdi mais sauf. Je repense souvent à cet obus qui, à quelques mètres près, aurait tué mon grand-père. Tout ce que je vis, les souffles de mes heures

et les battements de mon cœur, ne doit son existence qu'à quelques mètres. Peut-être même est-ce une question de centimètres. Parfois, quand je suis heureux, quand je contemple une femme suisse ou un paysage mauve, je pense à l'inclinaison de l'obus, je pense à chaque détail qui a poussé le soldat allemand à tirer son obus ici et maintenant, et non pas là et une seconde plus tôt ou plus tard, je pense à la folie de l'infime qui fait que je suis là. Et que mon grand-père était donc là, survivant, et bienheureux de se sortir de cette galère à laquelle il ne comprenait rien.

Je reviens au détail, car c'est ce détail qui me rend fou. Une simple chute, et sa vie a basculé. Quelques millimètres ont suffi pour plonger un homme dans le périmètre de l'agonie. Il est tombé dans la douche à cause d'une savonnette (je pense à ce mot : « savonnette »). Il s'est cassé deux côtes, et fracturé le crâne. Je l'ai vu à ce moment-là, il était affaibli, mais j'ai pensé qu'il s'en remettrait, que tout repartirait comme avant. Mais il n'y aurait plus jamais d'avant. Il allait enchaîner les problèmes physiques, jusqu'au dernier jour. Au début, j'étais très mal, je ne supportais pas de le voir ainsi, en homme blessé. Il détestait les visites, nous voir autour de son lit d'hôpital avec nos sourires pathétiques. Il ne voulait pas être aimé, il voulait être oublié, il voulait que personne ne lui rappelle à quel point il se sentait misérable. Ma grand-mère lui tenait compagnie chaque après-midi, tricotant, et je sentais que même cette présence lui était insupportable. Il aurait voulu la virer, il aurait voulu qu'on lui foute la paix, et crever. Cette période

Extrait de la publication

a duré si longtemps, des angines incessantes aux infections pulmonaires, comme s'il devait rattraper une vie entière de bonne santé. Et puis, on a repéré une lésion à l'œil. Il ne voyait presque plus. Il a voulu croire qu'il pourrait recouvrer entièrement la vue. Il était prêt à faire tous les exercices, à se plier aux ordres des excités de l'espoir. Mais sa souffrance lui brûlait le visage. Son autre œil clignait de manière pathétique, comme un appel au secours. Certains jours, il était défiguré.

Et maintenant, il est mort.

Dans la chambre, face à son corps, une image m'a saisi : la mouche. Une mouche posée sur son visage. C'était donc ça, la mort. Quand les mouches se posent sur nous et qu'on ne peut plus les chasser. C'est cette vision qui m'a été le plus pénible. Son immobilité agressée par cette grosse conne de mouche. Depuis, j'écrase toutes les mouches. On ne peut plus dire de moi : il ne ferait pas de mal à une mouche. Cette mouche-là, j'y ai pensé souvent par la suite, elle ne savait pas où elle avait posé ses pattes de mouche, elle ignorait tout de la vie de mon grand-père, elle s'arrêtait sur le dernier visage de mon grand-père, sans même savoir que cet homme avait été un adulte, un adolescent, un nouveau-né. Je suis resté un long moment à l'observer, puis mon père est arrivé. Avec un visage que je ne lui connaissais pas. Pour la première fois, je le voyais pleurer. C'était tellement étrange pour moi d'assister à ça. Ses larmes étaient un poisson avec des jambes. J'avais toujours eu l'impression que les parents ne

pouvaient pas pleurer. En nous donnant la vie, ils se desséchaient les yeux. Nous sommes restés ainsi, silencieux, ce qui ne changeait pas nos habitudes. Mais il y avait comme un embarras. Celui d'extérioriser son chagrin. Les bons jours, je pouvais penser que la sécheresse affective de mon père était une forme de pudeur. Voilà que cette pudeur était mise à mal. Nous étions gênés de montrer notre douleur. Mais en même temps, rivés que nous sommes dans la mise en scène permanente de nos vies, on veut que ça se voie. On pleure pour montrer aux autres qu'on pleure.

Nous sommes restés un long moment sans parler. Trois générations d'hommes. J'ai pensé qu'il serait le prochain, et c'est ce qu'il devait penser lui aussi. Comme dans une guerre de tranchées, en tombant le soldat qui se trouve devant vous vous propulse au premier rang de la boucherie. Le père est celui qui pare la mort, qui protège. Quand il n'est plus, nous voilà accessible au rien. J'ai longtemps contemplé mon grand-père, et pourtant, ce n'était pas lui. J'avais aimé et connu un homme vivant. Là, c'était un masque de cire, un corps sans âme, une incarnation grotesque de la vie échappée.

Tous les membres de la famille sont arrivés, un par un, procession sinistre du dernier jour. Et ma grand-mère bien sûr, extrêmement digne, parvenant à rester debout alors que chaque parcelle d'elle était effondrée. Puis, subitement, elle s'est mise à crier. Des cris de douleur où elle hurlait son désir de le rejoindre aussitôt. Il y a dans cette génération qui

s'enfuit l'idée concrète que l'on est unis pour la vie et pour la mort. Passer sa vie ensemble, c'est aussi mourir ensemble. J'ai senti que ma grand-mère était sincère. Il fallait la retenir. On tenta de la calmer, on lui fit boire un peu d'eau, mais sa douleur continuait de me sembler insoutenable. Quelques jours plus tard, au cimetière, elle se tint un moment devant le caveau. Elle savait qu'elle jetait une fleur sur sa future demeure. Il ne pleuvait plus, nous avons pleuré. On tenta de le résumer un peu, d'esquisser les souvenirs d'une vie, puis on le mit sous terre, et alors ce fut tout.

2

Un souvenir de mon grand-père

C'était un merveilleux dimanche. Mon grand-père venait d'acheter une voiture, il était si fier. Il disait « mon auto » comme il aurait pu dire « mon fils ». Avoir une voiture signifiait réussir sa vie. Il proposa à toute la famille une promenade en forêt. Ma grand-mère prépara de quoi faire un pique-nique. Et ce mot-là aussi, « pique-nique », sonnait d'une manière si magique. Il roula doucement, sa femme à sa droite et ses trois garçons tassés sur la banquette arrière. Ils auraient pu aller jusqu'à la mer, et la lune même paraissait atteignable. Il trouva un joli coin de forêt, près d'un lac. Le soleil passait entre les branches des arbres, donnant à la vision du jour comme l'éclat d'un rêve.

Extrait de la publication

Mon grand-père aimait profondément sa femme. Il admirait sa force et sa douceur, il respectait ses qualités morales. Cela ne l'avait pas empêché d'être attiré par d'autres femmes, mais plus rien ne comptait maintenant. Il n'y avait plus que le dimanche en famille, avec les sandwichs. Tout le monde avait faim. Mon grand-père avala sa première bouchée, et ce fut comme une accélération du bonheur. Il aimait le pain, il aimait le jambon, mais sa femme avait pris soin d'ajouter une mayonnaise[1] *maison divine. Cette mayonnaise surpassait tout, cette mayonnaise cristallisait la beauté de son plus beau souvenir.*

3

Pendant les jours qui ont suivi, j'ai été un étranger dans ma vie. J'étais là, je vivais, mais j'étais comme irrémédiablement attaché à la mort de mon grand-père. Puis les douleurs s'échappent. J'ai pensé à lui de moins en moins souvent, et maintenant il navigue paisiblement dans ma mémoire, mais je n'éprouve plus le poids au cœur des premiers temps. Je crois

1. Des années plus tard, il avait demandé à sa femme : « Peux-tu refaire ta mayonnaise ? » Elle avait répondu : « Je ne me souviens plus de la recette. » Mon grand-père n'acceptant pas cette réponse, y voyant sûrement bien davantage que l'oubli d'un ingrédient, y voyant la fin d'une époque, y voyant quelque chose de tragiquement révolu, harcela sa femme pour qu'elle reproduise la fameuse mayonnaise. Il resta des heures en cuisine avec elle, goûtant chaque tentative, s'emportant pour un zeste de citron mal venu. Rien à faire, il n'avait aucun moyen de retrouver cette forme étrange de paradis perdu.

Extrait de la publication

même ne plus ressentir de véritable tristesse. La vie est une machine à explorer notre insensibilité. On survit si bien aux morts. C'est toujours étrange de se dire que l'on peut continuer à avancer, même amputés de nos amours. Les jours nouveaux arrivaient, et je leur disais bonjour.

À cette époque, je rêvais de devenir écrivain. Enfin non, je ne rêvais pas. Disons que j'écrivais, et je n'étais pas contre l'idée que toute cette stimulation neuronale me soit utile pour occuper concrètement mes jours. Mais rien n'était moins sûr. Je me souviens si bien de ces années où je ne savais rien de mon avenir. J'aurais tout donné pour avoir des éléments de ma vie d'adulte, pour me rassurer, pour qu'on me dise de ne pas m'inquiéter car je trouverais un chemin à suivre. Mais rien à faire, le présent reste immobile. Et personne n'a eu l'idée d'inventer les souvenirs du futur. Je voulais vivre une vie un peu héroïque, enfin rien de sportif, mais disons que j'avais choisi de devenir veilleur de nuit en pensant que cela faisait de moi un marginal. Je crois aussi que c'était à cause d'Antoine Doinel. Je voulais être le héros de François Truffaut. Ce que j'appelais « ma personnalité » était le fruit baroque de toutes mes influences. La nuit, dans un hôtel, j'allais enfin réunir les conditions idéales pour laisser apparaître le génie fatigué qui sommeillait en moi.

J'ai trouvé un emploi dans un petit hôtel parisien. C'était si calme. La bêtise des hommes se reposait, et j'étais aux premières loges de cette pause. Les femmes aussi se reposaient, mais cela me procurait

Extrait de la publication

une tout autre sensation. Quand une inconnue montait dans sa chambre, il m'arrivait de l'imaginer nue, et ça me faisait mal. Est-ce que ma vie allait être comme ça ? Être bloqué au rez-de-chaussée pendant que des femmes montent les marches ? Je pouvais fantasmer, maudire aussi parfois leurs accompagnateurs. J'avais lu des statistiques attestant qu'on fait davantage l'amour à l'hôtel que chez soi. Veiller la nuit, c'est veiller l'amour des autres. Mes espoirs érotiques étaient souvent interrompus par des touristes éméchés qui rentraient tard. Après avoir été vidés de tous les bars du quartier, il ne leur restait plus qu'une jambe à tenir : la mienne. J'ai ainsi eu les conversations les plus idiotes de ma vie. Je dis idiotes, mais peut-être étaient-elles extrêmement intelligentes. Il y a une heure dans la nuit où l'on ne peut plus avoir de jugement sur les mots. J'écoutais, je pensais, je fantasmais. J'apprenais de quoi devenir un homme.

Gérard Ricobert, le propriétaire de l'hôtel, semblait satisfait de mon travail. Et il y avait de quoi. J'étais sérieux et docile. Je ne râlais même pas quand la relève du matin se pointait en retard. Il lui arrivait de passer en pleine nuit pour vérifier si je ne dormais pas ou si je n'avais pas invité une fille à me tenir compagnie (hypothèse hautement improbable). Chaque fois, je voyais bien qu'il était désarmé de me trouver assis tout droit sur ma chaise, parfaitement actif, et je sentais qu'au fond de lui il jugeait un tel professionnalisme ridicule. Il me proposait toujours une cigarette, et j'acceptais en espérant que faire des volutes nous éviterait de parler. Un soir,

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

INVERSION DE L'IDIOTIE
ENTRE LES OREILLES
LE POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME (Folio n° 4278)
QUI SE SOUVIENT DE DAVID FOENKINOS ?
NOS SÉPARATIONS (Folio n° 5425)
LA DÉLICATESSE (Folio n° 5177)
LES SOUVENIRS (Folio n° 5513)
JE VAIS MIEUX

Aux Éditions Flammarion

EN CAS DE BONHEUR (J'ai lu n° 8257)
CÉLIBATAIRES, théâtre

Aux Éditions Grasset

LES CŒURS AUTONOMES (Le Livre de Poche n° 32650)

Aux Éditions Plon

LENNON (J'ai lu, n° 9848)

Aux Éditions du Moteur

BERNARD

Aux Éditions Albin Michel Jeunesse

LE PETIT GARÇON QUI DISAIT TOUJOURS NON, en collaboration avec Soledad Bravi
LE SAULE PLEUREUR DE BONNE HUMEUR, en collaboration avec Soledad Bravi

Extrait de la publication

Les souvenirs
David Foenkinos

Cette édition électronique du livre
Les souvenirs de David Foenkinos
a été réalisée le 04 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450312 - Numéro d'édition : 248249).
Code Sodis : N54232 - ISBN : 9782072481161
Numéro d'édition : 248251.

Extrait de la publication